

## De la terre et des hommes

Dans le miroir de la salle de bain, il aperçut le reflet de son corps dévêtu : sa peau noire luisante soulignait la puissance de ses biceps, son torse musculeux et le galbe de ses abdominaux finement dessinés. Une légère cambrure du creux des reins ajoutait à son charme une touche de sensualité. A 40 ans, Matahi était bâti pour plaire. Sa peau foncée était son héritage kanak ; la Nouvelle Calédonie l'avait vu naître et grandir jusqu'à son entrée à l'université. Dès lors, devenu noir parmi les blancs, à Paris puis dans les Landes, Matahi portait fièrement ses origines et sa couleur dans une France où les populations oscillent entre l'attrait pour la différence et la crainte des étrangers. Mais en cet instant, la jolie rouquine un peu ronde qui l'avait collé toute la soirée et dont Matahi venait de quitter les draps ne devait pas être déçue de la réputation des noirs sur leur inimitable savoir-faire; de ça, lui, il était sûr.

Il rentra dans la chambre à pas feutrés pour récupérer son blouson de cuir en prenant soin de ne pas réveiller la belle endormie. Ah ! Elle pouvait bien rêver... Il regarda la rouquine qu'il espérait ne jamais revoir, et songea à Sabrina. Est-ce qu'elle attirait les hommes, comme lui les femmes, sans qu'il s'en aperçoive ? Sûrement que non ! Sabrina était bien trop solitaire. Elle aimait entretenir sa maison, cuisiner pour son homme, s'occuper de ses enfants. Leur fille Coralie, âgée de trois ans, lui prenait beaucoup de temps et d'énergie, et bientôt il y aura un fils, un petit mâle, un héritier. Et puis, se disait Matahi en attrapant son casque dans le coffre de sa moto : les femmes sont faites pour un seul homme, c'est dans la nature humaine depuis la préhistoire, tandis que les hommes, surtout les dominants, à l'âge de pierre, fécondaient plusieurs femmes pour agrandir le clan et fortifier l'espèce. Quoi qu'il en soit c'était clair, jamais il n'accepterait de partager SA femme, question de fierté. Il ajusta son casque sur la tête, enfourcha sa Yamaha et fit ronronner le moteur. La moto démarra doucement dans la rue étroite.

Il aperçut les lumières allumées aux fenêtres de sa maison quand il arriva dans l'allée en fleurs composé d'arbustes et de bosquets qu'il avait lui-même cultivés. L'horticulture était dans ses gènes ; son père lui avait appris les gestes de la création suprême qui fait d'une graine infime une plante noble, gracieuse et résistante. C'était pour Matahi tout un état d'esprit : partir de rien pour créer un monde. Mais dans son milieu, cette passion faisait sourire. Il vendait du rêve sur les foires avec ses machines à sous, passant de villes en villes au gré des fêtes, de mars à octobre. Il n'était pas forain par vocation mais par amour : avec Sabrina il avait épousé sa famille nomade et le métier. De toute façon, sorti de la fac de lettres il n'avait rien, et Sabrina était parfaite : une belle brune basanée, craquante et joueuse, un petit canon qu'il s'était juré de ne pas laisser passer.

A peine garé devant sa maison, les lumières jaunes aux vitres l'attirèrent comme un animal curieux. Il hâta le pas, franchit le seuil et trouva sa femme dans un coin du séjour, affalée sur une chaise, les pieds traînants dans une flaque d'eau.

- Mat, c'est toi ? Mais bordel, t'étais parti où ? tenta de crier Sabrina

Matahi compris l'urgence. C'était son deuxième accouchement, mais quand même, on ne s'y fait jamais vraiment...

- Ça va aller ma chérie, calme toi, je vais prendre tes affaires et je t'amène à l'hôpital...

- J'ai appelé Eddy, je ne savais pas quand tu allais rentrer.

- J'étais en affaires, se justifia Matahi gêné. Ne t'inquiète pas, je préviens ton frère que je suis là et que c'est moi qui gère.

Une chance, pensa-t-il, que Sabrina ait confié leur fille à ses parents pour être un peu tranquille avant le rush. Il attrapa la valise qu'avait préparée sa femme depuis des semaines, prit les clés de la voiture, et d'un bras que Sabrina sentit puissant, il la saisit sous l'épaule. Il la soutenait si fort qu'elle

éprouva une soudaine légèreté. Il l'aïda à s'asseoir sur le siège en cuir gris de la Mercedes et prit la route pour la maternité.

Dans la salle d'attente, livré seul à ses pensées, Matahi songeait à sa famille qui s'agrandissait. Ils avaient prénommé leur fille Coralie en souvenir de la mer de corail qui borde les côtes de sa Nouvelle-Calédonie natale. Son garçon, lui, s'appellera Loé, "le roi", à la fois fort et respecté comme lui souhaitait son papa. Matahi se mit à penser à son propre père, que Loé ne connaîtra jamais : Aliko avait quitté ce monde deux ans plus tôt. La dernière fois que ses parents avaient fait le voyage en Métropole c'était à l'occasion de la naissance de leur petite-fille. Ils avaient passé trois semaines dans les Landes. Coralie étant née en avril, ils étaient souvent seuls avec Sabrina pendant que leur fils parcourait les fêtes foraines de la région. Sa mère s'évertuait à devenir une mamie parfaite tandis que son père entretenait le jardin : première tonte de l'année, taille des haies, arbre malade à déraciner... Matahi ne se souvenait pas d'avoir jamais eu de conversations profondes avec son père. Ils parlaient du temps, de choses triviales de la vie, mais rien qui ait pu animer des soirées en débats ou des repas en famille en évocation du passé. Il se promit qu'il ne commettra pas la même erreur avec son fils : ils parleront de tout, de politique même, de religion s'il faut, de femmes, de la vie avec une grand V.

- Excusez-moi, Monsieur, dit la sage-femme d'une voix ténue, consciente d'interrompre les rêveries de Matahi

- Oui ?

- Félicitations ! sourit-elle. Vous avez un joli petit garçon. Il va très bien. Sa maman aussi. Vous pouvez venir les voir. Mais ne restez pas trop longtemps, la maman est fatiguée...

Matahi suivit la femme en blanc. Il était à la fois nerveux à l'idée de voir le bébé pour la première fois et grisé d'avoir fait un petit homme. Il entra dans la chambre, balaya la pièce du regard

sans se rendre compte que la première chose qu'il voulait localiser était le couffin. Il se dirigea vers Sabrina qui était pâle, les yeux cernés. Elle lui souriait doucement. Il embrassa ses lèvres exsangues et se tourna vers le berceau. Il s'en approcha heureux et fier, innocent comme on peut l'être à la découverte attendue d'une merveille. Le coup au cœur qui lui fut porté résonna en lui d'autant plus violemment qu'il était désarmé. Il devint blême, pétrifié : au milieu des draps beiges dormait un angelot tout blanc aux rares cheveux blonds.

Les sourcils froncés, Matahi se renfrogna. Resté debout devant le couffin, il se tourna en direction de sa femme, le regard sombre et la mâchoire tenue serrée pour ne pas hurler sa colère. Puis il baissa les yeux, rentra en lui-même et, malgré son respect pour l'institution hospitalière, il claqua si fort la porte à son départ qu'il sembla que les murs en tremblèrent.

A la demande de Sabrina, Matahi avait accepté de baptiser le bébé Loé. Pourtant, malgré les jours et les semaines, sa rancœur ne faiblissait pas.

- Il est blanc ! Comment c'est possible ? Je suis noir, on est d'accord ? Tu es brune, ok ? Ma famille est noire, ta famille est basanée, et le bébé est blond ! Tu te fous de moi... Avoue, avoue nom de Dieu !

L'alcool débridant ses mots, même s'il cherchait à se maîtriser, il sentait le feu monter en lui en une rage qui devait exploser pour se faire entendre et parvenir à s'éteindre. C'était presque tous les soirs la même scène : il regardait sa femme, la colère montait, alors il hurlait des insultes d'autant plus violemment qu'elle osait lui répondre :

- Mais t'as qu'à faire un test de paternité et tu verras bien...

- Tu manques pas d'air, tu veux que tout le monde se foute de moi un peu plus, c'est ça ? T'es vraiment qu'une salope !

Les veines sur son front rougi devenaient plus saillantes, sa rage l'étouffait lui-même. Il ne l'aurait pas frappé, jamais, pourtant des fois il serrait sa main droite et élançait son poing de toutes ses forces contre la porte du séjour ou le mur des toilettes, avec une telle violence que sa maison en portait les traces : creux dans le plâtre ou bois fêlé sous les coups.

- Tu te comportais comme une pute avant que je te connaisse, tout le monde m'en a parlé, lançait-il rageur, alors ne me dit que t'as pas fait pareil après.

Une écume de salive apparaissait à la commissure de ses lèvres. Pour qu'il se calme, il fallait qu'elle se taise, fasse profil bas, puis qu'il quitte la maison pour respirer dehors et oublier sa rancœur dans le whisky.

Les semaines s'écoulèrent. Matahi se détacha de sa famille. Il passait le plus clair de son temps sur les routes ou dans les bras de ses maîtresses devenues des amies de cœur et de réconfort. Quand il était contraint de rentrer chez lui, il s'isolait dans son jardin pour trouver un semblant de paix, et le soir venu, il se saoulait pour supporter sa femme, les gosses, les cris, cette vie devenue insupportable.

Matahi songea à sa situation et il décida que, comme la fautive était Sabrina, c'était à elle de partir. Alors, il réinvestit sa propre maison et se fit plus odieux et implacable que jamais. Il multipliait les scènes dont il la rendait responsable, clôturait les séances en claquant la porte d'entrée et finissait la nuit chez une de ses amies complaisantes jusqu'au petit matin. Il voulait qu'à l'usure Sabrina quitte d'elle-même le foyer. Et un soir, alors qu'il était rentré tard, il vit un mot posé sur la table de la cuisine : Sabrina était partie chez ses parents avec Coralie et le bébé, le temps que les choses se calment. Cette nuit-là, Matahi dormit dans son propre lit, seul et d'un sommeil lourd. La semaine qui suivit, il demandait le divorce.

~~~~~

Il avait promis à Coralie que pour ses dix-huit ans il planterait un figuier au bout du jardin pour marquer ce jour symbolique où sa fille deviendrait femme. Elle l'avait invité à sa fête d'anniversaire en famille, mais revoir Sabrina accompagnée de son nouveau mari, épanouie et séduisante malgré ses cinquante ans, avait le don de raviver les vieilles blessures. Sabrina avait élevé Loé avec ce type, un peintre en bâtiment qui lui avait donné un deuxième fils. Matahi pensait qu'il n'était pas frileux ce bonhomme d'accepter d'éduquer le gosse d'un autre. Lui, il ne s'était jamais remarié. Il n'avait pas pu car à quoi bon s'enchaîner à une femme, une seule, pour que menace toujours, comme une épée de Damoclès, un divorce à venir. De toute façon, il n'avait pas le temps de s'occuper d'une épouse et encore moins celui de pouponner. Même s'il avait quitté définitivement le monde des forains, il continuait à vivre la nuit. Très vite après le divorce, il avait acheté une ancienne brasserie qu'il avait transformé en un pub tout de cuir et de bois massif décoré, à la fois intimiste et branché musique rock.

Sa passion des fleurs et des jardins aménagés était restée vivace. Alors, au matin des 18 ans de Coralie, il commença à creuser la terre. Il imaginait déjà l'arbrisseau recouvert des guirlandes roses et scintillantes de paillettes achetées pour l'occasion. Il avait aussi commandé un nid d'abeilles dont raffolait sa fille et mis de côté dix-huit bougies roses pâles.

Matahi avait atteint les trente centimètres de profondeur. Il creusait la terre sèche avec énergie et impatience, comme à son habitude, mais il s'essoufflait vite ; les excès d'alcool et les nuits sans sommeil se payaient chers. Malgré la fatigue, il continuait d'inciser le sol aride, bêchant ferme quand son élan fut stoppé net dans un bruit sec par un objet dur. Il songea à une grosse pierre enterrée là depuis toujours. Il attrapa sa pelle pour évacuer la terre accumulée dans le trou et vit que le caillou possédait une forme étrangement plate. Il se pencha pour gratter le sol de ses doigts épais, repoussa la terre qui recouvrait l'objet et se vit extraire une boîte rectangulaire en fer blanc.

Dans un mélange de méfiance et de curiosité, il rentra dans la maison, tenant le coffret des deux mains comme s'il se fût agi d'un trésor et le déposa sur la table de la cuisine. Il se lava les mains et intimidé resta assis un long moment sans plus toucher l'objet sali par la terre. Puis il décida d'ouvrir le loquet de la boîte, au fond excité car il espérait découvrir des billets, de préférence en bon dollars américains comme dans les films. Au lieu de cela, une liasse de vieux papiers jaunis assemblés par un ruban vert prenait toute la place. Il dénoua le ruban et commença par étaler les documents sur la table. Des papiers officiels se mélangeaient aux photos couleur sépia dont il reconnut des paysages de Nouvelle-Calédonie, une maison construite en brique et en taule avec un couple devant, puis d'autres clichés et, plié en quatre, un arbre généalogique manuscrit sur lequel il reconnut l'écriture de son père.

Matahi attrapa ses lunettes puis déplia l'arbre qu'il se mit à déchiffrer. Tout en bas était noté « Matahi Lekawé + Sabrina Amador » avec la date de leur mariage et une flèche descendante avec le prénom « Coralie ». Il remonta la page, vit le nom de son père et de sa mère, ceux de ses grands-parents et puis des patronymes qu'il avait pour certains oubliés ou d'autres jamais connus. Enfin, au sommet de cette avalanche de noms, prénoms et dates, ceux d'un couple l'interpela : « Félix Jaubert + Méréhi Kouaoua – juillet 1918 ».

Comme l'aurait fait un détective privé, excité par ce qu'il pourrait découvrir de secrets, Matahi s'empara des autres documents. Une lettre avec le logo de la République Française attira son attention : Félix Jaubert, né en 1877 à Bordeaux, était condamné à purger une peine de 7 ans de travaux forcés au bagne de l'île de Nou en Polynésie Française le 13 août 1906. A l'âge de 29 ans, il avait été jugé coupable de vols en récidive avec menace d'une arme. Sur un autre document, calligraphié celui-là, sûrement un extrait de registre d'État civil, Matahi apprit que Félix Jaubert avait épousé Méréhi Kouaoua le 21 juillet 1918. Ils avaient eu trois enfants dont un garçon, ancêtre direct des Lekawé.

Un accès d'angoisse coupa le souffle de Matahi. Il sentait son sang geler alors que de la sueur coulait le long de ses omoplates. Fébrile, il saisit les quelques photos étalées devant lui. Sur l'une

d'elle, un homme blanc d'une cinquantaine d'année, les cheveux clairs et le corps émacié, portant chemise beige et pantalon à pinces, posait raide devant l'objectif à côté d'une femme indigène. Derrière la photo, une date : 1931. Sûr, c'était Félix Jaubert ! Sa famille, son sang...

Le regard perdu dans le vide, le visage de Loé s'imprima devant ses yeux. Il revoyait la frimousse du bébé aux rares mèches blondes, ses traits fins les quelques fois où il l'avait aperçu enfant, et l'adolescent de quinze ans qu'il était devenu sa peau toujours aussi clairs et des cheveux un peu plus châtain, portant vers le brun, comme ceux de sa mère, c'était dit Matahi... A moins qu'il ne devinssent foncés comme l'était sa tignasse, *son* héritage à lui, un métisse.

Matahi sentit une honte indicible lui brûler le front : lui, à peine plus qu'un demi-kanak, était incapable de reconnaître son fils ! Le remord qui commençait à l'étouffer ne le laisserait jamais en paix, et comment pourrait-il vivre après avoir commis une telle faute : abandonner une femme aimante et renier un fils ? Puis il se dit qu'on s'habitue à tout, qu'avec le temps tout s'en va, les regrets comme les amours. Et maintenant qu'il savait, il se promit de révéler un jour, un peu plus tard, au bon moment, au moment opportun, à cet enfant lorsqu'il sera un homme, qui était son père.